

## Nouveau-Québec

Marc Vaillancourt

---

Number 42, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16178ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vaillancourt, M. (1989). Nouveau-Québec. *Moebius*, (42), 49–54.

## Nouveau-Québec

Marc Vaillancourt

À Monsieur Marc Pelletier, qui les aime bien,  
— que cela ne le juge pas trop sévèrement —  
je dédie ces bergeries boréales.

Nouveau Québec  
comme s'il s'agissait de nommer

je prends pied  
comme on perd pied dans les rêves  
je perds pied sur une terre boréale

l'avion trapu et gourde sautille et picore  
sur la piste  
on danse sur le quai sur des barils vides  
puis  
terre-plein fait d'un tout venant d'ordures  
enserrées dans un coffre de grumes équarries  
des dosses brûlent en plein vent  
jetées sur un feu d'essence à haut indice d'octane  
DANGER

le champ d'aviation  
c'est un lac judicieusement orienté dans le sens  
des vents dominants



je broie des gousses dans mes mains  
la morsure des moustiques cloque

le chien du guide a clabaudé  
on l'a fait taire d'une claque

pays le dos mouillé  
dans sa chemise indienne de finette grise  
pays qui sent le chien mouillé

pays laissé pour compte  
les localités disséminées méritent d'emblée  
leurs noms à coucher dehors  
dans des draps douteux  
leurs noms souillons

j'enjambe une charogne  
mettons qu'elle tient le rôle du traître  
sur cette scène où l'intrigue piétine  
poisseuse  
depuis 10 000 ans au moins  
une bête morte d'avoir brûlé les planches

on ne s'évade pas d'un pays  
qui ne passe pas la rampe

les cintres du ciel brillent  
de la lumière mitigée des limbes

mes brodequins épais s'enfoncent ou glissent  
avec un bruit grotesque  
pays qui pisse  
une eau chargée des sels dissous de métaux rares

pays marmité d'un tir de barrage  
d'aérolithes  
lacs ronds

coupes de ciel

images

grands soldes de nuages aux braderies du vent  
pourtant si étranger des onanismes de la poésie  
pays qui de penser  
donne une honte vague

un DHC-3 Otter dépose un ingénieur  
et son cirque  
et la troupe des bons boueux  
et le chapiteau qu'on monte  
les pilotes frettés qu'on enfonce à la sonnette  
jusqu'au flysch d'argile détritique  
jusqu'au gel  
qu'on assoit dans le tjäle  
le coeur de la terre  
n'est point de feu  
il est de glace

le prospecteur  
un compteur de Geiger-Müller qu'il porte en bandoulière  
courroie de cuir épais  
le bourdonnement du thorium dans l'ambulophone  
fait pièce dans l'air à celui des moustiques  
le polonium  
montre le bout de ses oreilles  
comme un lapin qu'on sort d'un chapeau claque  
et crépite dans un bruit de friture  
mais personne ici d'assez jobard pour marcher dans cette  
magie

le soleil suce un mome gris  
comme de la moelle

les ombres s'escamotent  
rentrent dans leur niche  
troupe savante dressée par le fouet de l'habitude  
et du grégarisme  
le géologue qui s'est pris d'amitié pour moi  
— ces choses-là sont incompréhensibles —  
prudemment s'avance à pas savants  
une pierre en chaque main, creuse l'autre pleine  
et me présente  
cette géode d'abord déliée depuis l'origine  
de la cadence humaine  
qu'il fend d'un sourd battement  
pendulaire  
de son marteau d'acier trempé  
et qui s'ouvre  
effraction de ténèbres millénaires  
fruit de science en son ordovicienne antiquité  
dont il sème et parsème les sillons de mes paumes

d'une grenaille rose et grisée  
de soleil  
et voici qu'il instruit dans l'azur  
un pur cristal de quartz  
où l'entêtement de la matière  
géométrise à mes yeux  
et foin enfin de l'appareil usuel des corollaires et des scholies  
la vibratile intransigeance de la lumière

le soir se couche  
sur des perspectives d'orveille fuchsia

vie de bâton de chaise  
Jupiter  
    fait l'hercule de foire  
et soulève d'un coup le premier méridien  
céleste  
sa lumière verte bonimente  
un crédule parterre de lucioles

menue monnaie d'étoiles

on me crie de ne pas m'éloigner

la solitude brille  
comme un lointain Saturne

le géologue  
qui m'a rejoint avec sa lampe-tempête  
me montre un morceau de pierre  
présument tombé du ciel  
on dirait un morceau de marcassite

la Grande-Ourse jette le pavé de ses météorites  
dans la mare aux rainettes  
un holosidère, peut-être  
près de bêta de la Lyre  
s'essaie à des sidéromancies

j'observe à la jumelle les satellites galiléens

on éteint la lampe  
du phosphore flâne dans l'air

je garde la Terre  
la nuit lisse ses cheveux  
étoiles de 6<sup>e</sup> grandeur  
mes doigts en dents de peigne

préséances arabiques et grégeoises  
les astres déclinent  
leur éclat

l'inévitable aurore boréale

le syndicat d'initiatives céleste  
a ses idées à lui sur la structure de la matière

l'orphéon de la nuit joue  
la Valse des Protons

Sirius du Grand Chien fait tapisserie

les Cygnides triomphent aux Jeux Floraux

un doux parfum de porc fumé

et moi  
moi

et moi, je chante une chanson de  
Philippe Nazaire François Fabre,  
dit Fabre d'Églantine,  
poète mièvre et montagnard féroce  
mon idéal, en somme.